

Piotr Bilos¹

Essai de définition des fondements de la vision du monde de Gustaw Herling-Grudziński ou pourquoi est-il des cas où le « noyau indestructible » de l'âme « s'effrite » ?

1. « La maladie de l'âme »

Sans doute, conscient des limites mais aussi des pouvoirs du langage, Gustaw Herling cherche-t-il à conjurer ce qu'il désigne sous l'appellation de « maladie de l'âme ». Cette expression occupe en effet le centre de l'entretien que l'écrivain a accordé à Włodzimierz Bolecki à propos de sa nouvelle « Le souffle chaud du désert » (« Gorący oddech pustyni »)². De plus, l'expression de « maladie de l'âme » participe d'une perspective d'ensemble si bien que les propos échangés au cours de cet entretien brassent de façon saisissante les principaux motifs, qu'ils soient métalittéraires ou existentiels, de l'œuvre en général, notamment ceux du *Journal écrit la nuit*. Ces motifs, les voici résumés succinctement sous forme d'énumération :

1. La souffrance individuelle est vécue et peut/doit être présentée comme une « maladie de l'âme ».
2. La souffrance individuelle conduit parfois au suicide et à ce que l'on pourrait appeler un *meurtre paradoxal* tout autant motivé par la considération d'autrui que par une manœuvre d'autodéfense englobant la victime elle-même (ainsi Derek décide-t-il de soulager les souffrances de sa femme en mettant fin aux jours de celle-ci ; mais cet acte, il le commet à la fois pour se protéger lui-même et pour éviter de se laisser contaminer par « la maladie de l'âme » qui ronge sa compagne).
3. Quiconque souhaite rendre compte d'expériences extrêmes, témoignant des couches les plus profondes de la personne humaine, doit -

¹ (Note de la rédaction) ENS-Lyon, CEEM.

² La nouvelle a été intégrée au *Journal écrit la nuit : DPN* (1993-1996), pp. 9-30. Quant à l'*Entretien*, il se trouve dans le volume intitulé *Rozmowy w Neapolu*, pp. 5-32. Nous citons d'après les éditions : *Dziennik pisany nocą*, Warszawa, Czytelnik (1995-2000) ainsi que *Rozmowy w Neapolu*, Warszawa, Wydawnictwo Szpak, 2000. Toutes les citations ont été traduites par nous-même, P.B.

paradoxalement - en passant par des constructions langagières qui sembleront « littéraires », et donc artificielles. C'est qu'il s'agit en réalité d'expressions visant à capter un degré supérieur de réalité, une « réalité réelle au plus haut point », « réalissime » pour ainsi dire. Cela concerne la noyée « entrée dans l'œuvre de la création »³, cela concerne également l'expression « gorący oddech pustyni » que Herling affirme avoir véritablement entendue de la bouche du prêtre Zénon confronté à l'épreuve de la maladie d'Alzheimer.

4. Les formules dotées d'une légitimité qui n'est qu'intellectuelle et institutionnelle sont incapables de rendre compte de certains gestes humains motivés soit par le désir viscéral d'échapper à la maladie de l'âme (c'est le cas de Derek dans la nouvelle), soit au contraire par une capitulation devant celle-ci (ce fut le cas des deux femmes bolognaises⁴).
5. Tout comme face au suicide inopiné des deux femmes bolognaises le directeur du centre de soins avait conclu à « l'impénétrabilité de l'âme

³ Il est étonnant de remarquer à quel point le motif du suicide imprègne l'ensemble de l'œuvre : tout porte même à croire qu'il reste constamment présent à l'esprit de l'écrivain, sous une forme ou une autre. Pavese, par exemple, dont Herling diariste a critiqué les positions esthétiques, a, comme ne manque pas de le rappeler l'auteur du *Journal écrit la nuit*, mis fin volontairement à ses jours. Ce fut également le cas de Virginia Woolf dont, dans les *Entretiens avec Włodzimierz Bolecki*, Herling rapproche la posture d'une autre figure de suicidée qu'il a fait paraître dans le *Journal* : celle d'Esther, jeune fille qui est « entrée dans l'eau, tout habillée, les bras tendus devant elle ». « W. » qui s'est fait le narrateur de cette histoire auprès du diariste estime qu'elle « a plongé tout naturellement dans l'œuvre de la création, ne pressentant pas qu'elle s'y noierait ». Mais ce disant « ne se laisse(-t-il) pas emporter par les mots ? » Même si c'était le cas, cela « renforcerait indirectement l'éloge [celui auquel se livre « W. », note de P. B.] de son éternel silence ». Bel exemple, une fois encore, de la manière dont la réflexion sur le suicide se mêle à la réflexion sur les droits et les devoirs du langage.

⁴ L'écrivain aborde le thème du suicide notamment sous la forme d'une narration circonstanciée qui fait appel à l'histoire, lue dans la rubrique des faits divers, de deux femmes ayant mis fin à leurs jours dans des circonstances tout autant tragiques que spectaculaires. Cette nouvelle notation figure à la date du 12 août 1980 du *Journal écrit la nuit* mais s'articule aussitôt au sujet qui lui succède immédiatement à la date du 13 août 1980. On peut donc parler d'une mise en écho du thème du suicide, lequel sert de point d'appui, offre la matière d'un premier développement avant d'alimenter un nouveau sujet dont il constitue également le cœur. Par ailleurs, il ressort que Herling continue de relier le thème du suicide à celui des arcanes de l'âme humaine. Le premier récit (celui de la notation du 12 août) concerne deux femmes, l'une cinquantenaire, l'autre trentenaire, qui, après avoir fait connaissance dans un centre de soins neuropsychiatriques où la cure n'est entreprise qu'en vertu de la seule volonté des patients, décident de quitter ensemble l'établissement, se rendent à San Giovanni in Persiceto et vont dîner en ville. Par la suite, on les trouvera écrasées sous un train à un kilomètre de la gare de San Giovanni ; les lettres contenues dans leurs sacs à main ayant révélé leur décision de se donner la mort volontairement. Herling insiste sur le diagnostic du directeur du centre de soins qui conclut à « l'impénétrabilité de l'âme humaine » et à « l'incapacité de comprendre pleinement nos proches ».

humaine », de la même façon, dans la nouvelle, le juge Ludovico, s'il entend comprendre les motifs ayant présidé à l'acte de Derek, doit, pour un temps, délaissier l'appareil de son savoir juridique, et entrer dans une sphère autre, extrême et située à la limite, à la frontière.

6. Herling est un écrivain de la frontière : frontière entre rêve et réalité (l'expression « gorący oddech pustyni » provient elle aussi de « cette autre rive » qu'est le rêve, par lequel s'expriment les profondeurs de la réalité humaine), frontière entre la vie et la mort, entre le suicide et l'espérance retrouvée, frontière entre l'individuel et le collectif, frontière entre la littérature et la vie elle-même, entre la relation nue et la relation médiatisée par la littérature (il n'est que de se reporter dans la nouvelle à l'intertexte du *Procès* de Kafka), frontière entre le Droit (au sens professionnel et technique du terme) et la justice humaine profonde etc.⁵

7. Le langage, ou plus exactement, le récit (développé au cours d'une conversation par exemple) présente des valeurs thérapeutiques et peut contribuer à sauver l'âme du précipice menaçant de l'engloutir.

Que ressort-il de la mise en perspective de ces motifs fondamentaux ou, si l'on préfère, de ces éléments constitutifs de la nouvelle « Gorący oddech pustyni » révélés à l'occasion de l'entretien avec W. Bolecki ? Tout d'abord cela que c'est la personne humaine qui se trouve au centre de « la pensée créatrice » de l'écrivain Herling. Ou, pour être parfaitement exact : au centre des préoccupations de Herling, il y a ce que, se plaçant dans une perspective théologique et religieuse, l'écrivain recouvre sous le terme d'« âme ». De plus, ce qui suscite prioritairement l'intérêt de l'écrivain, c'est la faiblesse, laquelle s'avère consubstantielle à l'âme : à tout moment, cette faiblesse peut générer un gouffre susceptible d'aspirer celui qui en est le dépositaire. Dans un second temps, Herling se montre sensible à « l'impénétrabilité » de l'âme. Dans le *Journal*, il usera de l'expression « multidimensionnalité »⁶ et s'en servira comme d'un critère permettant de disqualifier la catégorie spécifique de génie représentée par un

⁵ Cf. saisie dans une autre perspective, qui se veut à la fois spécialisée et exhaustive, l'interminable liste de ces « entre » dans l'ouvrage de Bielska-Krawczyk, *Między widzialnym a niewidzialnym*, Kraków, Modernizm w Polsce, Universitas, 2004, pp. 18-20.

⁶ « Poczucie wielowymiarowości człowieka », *DPN* (1980-1983), p. 51.

écrivain du XV^e siècle italien, à savoir Matteo Bandello, dans la mesure où ce dernier tint pour quantité négligeable cet aspect de la personne humaine, encombrant du point de vue de la stratégie littéraire qu'il entendait mener. De fait, tant dans les commentaires dédiés à la nouvelle « Gorący oddech pustyni » que dans l'ensemble de son œuvre, Herling surexpose, pourrait-on dire, le thème de la complexité, le plus souvent ténébreuse, de l'âme humaine, laquelle - ainsi qu'il s'attache à le montrer - subit une double attraction/fascination mortifère : par le mal et par la maladie. Citons ici ce que l'auteur de « Gorący oddech pustyni » révèle à propos de la maladie de Violet, cette jeune anglaise tombée dans une prostration irréversible :

*Il s'agit là d'un processus à ce point complexe et incroyable qu'il suggère dans la nouvelle quelque chose d'improbable en apparence, à savoir que cette maladie peut être contagieuse*⁷.

Le terme de contagion, par la suite, sera employé avec des guillemets par Herling lui-même, car l'écrivain a conscience d'inventer un phénomène dépassant le savoir médical orthodoxe, ce qu'il signale lui-même au cours du même entretien :

*La jeune femme dont j'ai parlé, Violet, a connu quelque chose de similaire. J'ai introduit dans son histoire un élément qu'aucun médecin n'aurait sans doute accepté, à savoir qu'il existe aussi une possibilité d'être contaminé par cette maladie (mais il s'agit d'une œuvre littéraire et non d'une dissertation médicale)*⁸.

Après avoir remarqué que Herling traite le thème de l'âme humaine conjointement avec celui de la construction littéraire, empressons-nous de constater qu'il en vient très vite à appliquer le sème de la complexité - tel qu'il est issu de l'analyse du développement de la maladie chez Violet - à ses propres agissements ou réactions en tant qu'être humain plongé dans la réalité

⁷ « To jest proces tak skomplikowany i niesamowity, że sugeruje w opowiadaniu coś na pozór nieprawdopodobnego, a mianowicie, że ta choroba może być zaraźliwa », *Rozmowy w Neapolu*, Warszawa, Wydawnictwo Szpak, 2000, p. 15.

⁸ « Coś podobnego działo się z tą dziewczyną, o której opowiadam - z Violetą. Wprowadziłem do jej historii pewien element, na który nie zgodziłby się zapewne żaden lekarz, a mianowicie, że istnieje też możliwość zarażenia się tą chorobą (ale jest to utwór literacki, a nie rozprawa medyczna) », *Rozmowy w Neapolu*, op. cit., p. 15.

quotidienne. Ce faisant, c'est son propre comportement (à la fois littéraire et existentiel) qu'il présente comme paradoxal, surprenant, échappant à la norme, en instaurant qui plus est une gradation des effets observés :

Dans la nouvelle portant sur Violet, je me suis avancé un pas au-delà et c'est pourquoi j'ai écrit que son mari Derek se retrouve lui aussi « contaminé » par sa maladie. Et je mets dans la bouche du juge des paroles - qu'un vrai juge n'aurait jamais prononcées effectivement - portant témoignage de ce que moi, en tant qu'auteur, je réclame de lui, en tant qu'il est un juge, une chose exceptionnelle, c'est-à-dire la justification d'un crime. Et c'est ce qu'il fait⁹.

Ce passage développe des observations ayant trait au travail de Herling écrivain ; il vise à rationaliser, c'est-à-dire à justifier sur un plan logique des décisions de régie narrative si bien que l'on demeure jusqu'ici dans une dimension encore virtuelle. Quant à la complexité paradoxale du comportement humain envisagé, elle ne se rapporte qu'en partie (en tant qu'écrire constitue un acte réel) à l'espace du réel (puisque le mécanisme décisionnel dont Herling souligne le caractère inattendu est téléologiquement orienté sur l'univers de la fiction). Mais - comme toujours, faudrait-il ajouter, chez Herling - la frontière entre la réalité et l'univers de la fiction s'avère ténue ou, pour être exact, poreuse. C'est ce que révèle la suite des « aveux » de l'écrivain qui nous font entrer de plain-pied cette fois-ci dans la réalité existentielle et autobiographique :

Mais pourquoi attends-je cela de lui? Eh bien, lorsqu'il m'est arrivé d'habiter sous un même toit avec cette personne dont je t'ai parlé [la personne souffrant de la maladie d'Alzheimer, note de P.B.] je me suis rendu compte que jamais auparavant je n'avais éprouvé un tel sentiment...je priais pour qu'elle mourût. Jamais je n'avais fait cela [...] Oui, c'est incroyable - je rêvais qu'elle mourût. J'en rêvais même si je savais que ses proches, dont le comportement était le plus humain qui soit, souhaitaient intensément qu'elle survive. [...] Mais moi je ressentais cette

⁹ « W opowieści o Violetcie posunąłem się więc o krok dalej i dlatego napisałem, że jej chorobą « zaraża » się także jej mąż, Derek. No i wkładam w usta sędziego, kwestie - której oczywiście prawdziwy sędzia nigdy nie wypowiedział - świadcząca o tym, że ja, autor, domagam się od niego, jako sędziego, rzeczy niezwyklej, czyli usprawiedliwienia zbrodni. I on to robi! », *Rozmowy w Neapolu*, op. cit., p. 17.

*maladie autrement et c'est ce qui apparaît dans ma nouvelle lorsque Derek ne sait plus comment supporter l'amnésie de Violet et qu'en fin de compte il la tue*¹⁰.

Voilà donc, développée en trois points disposés selon un ordre croissant d'intensité (« contamination » de Derek par Violet, acceptation d'un tel diagnostic hétérodoxe du point de vue de la médecine et du Droit par le juge Ludovico), indices d'un glissement de la fiction à la réalité, une illustration de la complexité de l'âme humaine telle que la conçoit Herling.

2. Absolutisme métaphysique ou manichéisme ?

Mais ne doit-on pas reconnaître que la « complexité » de l'âme humaine mise ainsi en vedette par l'écrivain vient se heurter à la conception qu'il développe parallèlement de cette dernière comme entée sur un « noyau » irréductible et indestructible ? L'image d'un tel noyau ne suppose-t-elle pas nécessairement la mise en œuvre d'un paradigme de la solidité et de l'unicité compacte ? Il semblerait ainsi que la dimension philosophique revêtue par l'écriture de Herling eu égard à la présence de ce thème de la complexité de l'âme humaine rencontre un point de tension ou du moins une limite. Certes, ce n'est pas faire affront à l'écrivain que de pointer les contradictions que sa vision peut soulever, mais une façon d'extraire la richesse de celle-ci. Herling, au cours du même entretien, semble ne pas considérer qu'il encourt le risque de se contredire, et évoque lui-même cette image. Mieux : non seulement il évoque l'image du noyau, mais il signale aussitôt la tension ainsi créée, sans toutefois tirer les pleines conséquences des propos qu'il avance :

Je pense ici à ce que Kafka affirmait : il y a en moi quelque chose que rien ni personne ne peut détruire. Mais revenons à la nouvelle. Il se trouve que

¹⁰ « Ale dlaczego od niego tego oczekuje ? Otóż gdy mieszkałem przez tydzień z tą osobą, o której Ci mówiłem [osoba chora na Alzheimera, przypis P.B.], uświadomiłem sobie, że nigdy wcześniej nie przeżywałem takiego uczucia...modliłem się, żeby ona umarła. Nigdy tego nie robiłem. [...] Tak, nie do uwierzenia - marzyłem, żeby ona umarła. Marzyłem nawet wiedząc, że jej najbliżsi, którzy zachowywali się najgłębiej po ludzku, wdychali „oby przeżyła”. [...] A ja odczuwałem tę chorobę inaczej i ten akcent pojawia się w moim opowiadaniu, gdy Derek nie może już wytrzymać strasznej amnezji Violetty i w końcu ja zabija”, *Rozmowy w Neapolu*, op. cit., p. 17.

cette maladie que je décris là-bas se ramène à une sorte d'effritement de ce « noyau dur », lequel se tombe en fine poussière. En rien¹¹.

Manifestement, ces propos sont justiciables du reproche de contradiction ! Ou bien le noyau signalé par Herling est, ontologiquement, indestructible, ou bien - il peut être « réduit en poussière » par une maladie, et il faut reconnaître alors que son caractère de « noyau indestructible » est très relatif. Pour dire les choses autrement, si une maladie, fût-elle terrible, est en mesure d'anéantir le noyau qui réside au tréfonds de l'homme, cela signifie que ce noyau n'est pas indestructible et qu'il n'y a en conséquence pas de noyau qui soutiendrait ontologiquement l'homme à travers l'existence quelque terribles que fussent les épreuves qu'il dût endurer ! Pourtant, Herling fait comme si la question ne se posait pas. Sans doute adopte-t-il une approche plus intuitive, empathique, que logique, et qui suppose plusieurs plans de référence. Dans l'un de ces plans, l'indestructibilité serait de rigueur, dans un autre - elle perdrait force de loi. Toutefois, une telle stratification des plans de référence entraîne nécessairement une relativisation de la vision du monde, y compris axiologique, ce que semble d'ailleurs confirmer la suite de l'entretien au cours de laquelle Herling reconnaît avoir lui-même souhaité la mort de sa voisine à cause du spectacle désolant suscité par le développement de sa maladie. Pourtant, comme l'on sait et comme Herling ne manque pas de le signaler lui-même, tout porte à croire que l'écrivain s'est fait le défenseur d'une ligne de partage stricte entre le Bien et le Mal, ce que Krzysztof Pomian a nommé : « Un manichéisme à l'usage de notre temps ». Rappelons ici les remarques de ce critique :

[...] le manichéisme n'est pas un culte du mal. Il admet l'existence de deux principes, nettement séparés et dont l'affrontement remplit l'histoire du monde : du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres. De la valeur et de l'anti-valeur, pour parler en langage plus moderne, qui, toutes les deux, sont réelles et absolues, indépendantes des opinions que s'en font les

¹¹ « Chodzi mi o to, że Kafka twierdził : we mnie jest coś, czego nic i nikt nie może zniszczyć. Ale wróćmy do opowiadania. Otóż ta choroba, którą w nim opisuje, jest jak gdyby rozcieraniem tego « twardego jądra », które zamienia się w sypki pył. W nic », *Rozmowy w Neapolu*, op. cit., p. 16.

*hommes et des conditions dans lesquelles ils se trouvent. Ces deux volets de l'autel sont la souffrance et l'amour*¹².

Sans doute la distinction manichéenne permet-elle de tirer les commentateurs d'embarras. De fait, si Herling est manichéen cela signifie qu'il distingue deux sphères nettement séparées. Sa haute exigence morale n'est donc pas *moniste* mais *dualiste*. Elle ne recouvre que la sphère où le Bien dispose encore d'une certaine marge de manœuvre, ce qui s'avère d'ailleurs conforme à la célèbre maxime forgée par l'écrivain proclamant qu'il serait vain de chercher à condamner un homme pour des actes commis dans des situations extrêmes, car de telles situations imposent, par définition, des conditions inhumaines :

*J'en suis arrivé à la conviction qu'un homme ne peut être humain que lorsqu'il vit dans des conditions humaines, et qu'il n'y a pas de plus grande absurdité que de le juger sur des actions qu'il commet dans des conditions inhumaines - comme si l'eau pouvait être mesurée par le feu, et la terre par l'enfer*¹³.

Il faut bien faire attention aux termes qu'emploie ici l'écrivain : son approche n'est pas *relativiste*, elle - ainsi que nous l'avons dit - *dualiste*. Revenons donc au problème qui nous occupe, à savoir le parallélisme contradictoire et exclusif entre un « noyau indestructible » et un « noyau destructible ». Si l'on admet la thèse manichéenne de l'existence de deux sphères hermétiquement séparées entre le Bien et le Mal, la contradiction est levée : il appert alors que le noyau indestructible « s'effrite » (pour reprendre l'expression employée par Herling lui-même) à partir du moment où l'homme est projeté dans la sphère où règne le Mal, ce qui signifie - inversement - que le Bien constitue la condition de possibilité de l'existence et de la permanence du « noyau

¹² Préface à l'édition française. *Journal écrit la nuit*, traduit par Thérèse Douchy, Paris, Gallimard, L'arpeur, 1989, p. 19.

¹³ « Przekonałem się wielokrotnie, że człowiek jest ludzki w ludzkich warunkach, i uważam za upiorny nonsens naszych czasów próby sądenia go według uczynków, jakich dopuścił się w warunkach nieludzkich - tak jakby wodę można było mierzyć ogniem, a ziemię piekłem », *Inny Świat*, Warszawa, Czytelnik, 1999, pp. 175-176 ; *Un monde à part*, traduit par William Desmond (d'après la traduction anglaise d'Andrzej Ciołkosz), Paris, Gallimard, Folio, 1995, p. 253. Cité par Zdzisław Kudelski in *Pielgrzym świętokrzyski*, op. cit., p. 44.

indestructible » en l'homme auquel - à la suite de Kafka - se montre tellement attaché Herling.

La pensée de Herling ne tombe donc pas sous le coup de la contradiction, mais s'il en est ainsi, c'est parce qu'elle prend appui (sans préciser toutefois que c'est grâce à cette manœuvre qu'elle acquiert les moyens d'établir une telle juxtaposition entre « indestructibilité » et « destructibilité » du, appelons-le ainsi, noyau ontologique fondamental de l'homme) sur une vision morale qui se rattache effectivement au manichéisme.

Toutefois, lorsque Herling effectue cette séparation entre deux sphères opposées, celle du Bien et celle du Mal, et qu'il accrédite la thèse d'une structure dualiste du monde, succombe-t-il pour autant au relativisme ? Ce point est essentiel dans la mesure où chaque lecteur garde à l'esprit les hautes exigences morales que Herling lui adresse en particulier ainsi qu'à l'ensemble de l'humanité...Herling ferait-il ainsi deux poids deux mesures ? La réponse ne peut être que oui et non. Oui, parce que la vision du monde que propose Herling est, comme nous venons de le voir, dualiste. Non, parce que l'argument de l'exceptionnalité du Mal (exceptionnel en ce sens qu'il provoque des ravages d'une intensité insoupçonnée et terrifiante et non en raison de sa fréquence, laquelle est très élevée) rend caduc le reproche de relativisme du jugement moral prononcé à l'égard des actes fautifs et criminels. Signalons d'ailleurs au passage en cet endroit de nos réflexions que si Herling condamne avec une telle intransigeance les communistes de même que ceux que l'on appelle « les postcommunistes » dans la Pologne d'après 1989, c'est-à-dire d'après la « Table ronde », ce n'est pas parce qu'il refuserait de faire preuve de compréhension à l'égard de leurs actes répréhensibles (de façon contradictoire avec la maxime rappelée ci-dessus), mais c'est parce qu'il estime qu'on ne saurait invoquer les circonstances pour les justifier, car, selon lui, prime le caractère de mauvaise foi revêtu par leurs agissements. Pour Herling, les communistes n'étaient que des acteurs, ils ne croyaient pas en ce qu'ils accomplissaient ; voilà pourquoi ils sont coupables. Ceci mérite d'être souligné, car sur ce point également un observateur scrupuleux des constructions argumentatives élaborées par Herling pourrait lui adresser le reproche de se contredire et de faire effectivement deux poids deux

mesures. Bien qu'il ne le reconnaisse pas expressément, ce qui en effet l'expose au risque de se trouver en butte à l'accusation de contradiction - mais aussi au relativisme moral, Herling « a besoin » de l'argument de la fausseté de la conduite des communistes pour les faire crouler sous le poids d'une accusation irréfutable. Voilà pourquoi il nous semble que l'écrivain reste fidèle à la ligne de raisonnement qu'il a adoptée une fois pour toutes : il ne se montre pas relativiste, mais bel et bien manichéen, ce qui représente toutefois une forme atténuée et circonstanciée de relativisme. De fait, l'attitude morale de Herling se caractérise essentiellement par la hauteur et l'unilatéralisme de ses jugements : plus que tout Herling entend précisément éviter de « faire deux poids deux mesures ». C'est ce que révèlent nombre de passages du *Journal écrit la nuit* comme celui contenant une cinglante critique et de la philosophie de Martin Heidegger et du livre que lui consacre le philosophe polonais Cezary Wodźński. Or qu'est-ce qui surtout avait fait l'objet des attaques de Wodźński ? La relativisation des rapports entre le Bien et le Mal. Ce n'est pas le fait du hasard si Herling relève avant tout des énoncés tels que : « l'être-dans-le-bien-et-le-mal » (« bycie-w-dobru-i-złu ») ou encore :

Le mal ne consiste pas seulement en une antithèse du Bien, mais appartient au bien ainsi qu'à la distinction entre le bien et le mal. En ce sens, il est permis de dire que le mal « est » le bien¹⁴.

Voilà comment le diariste réplique à cette sorte d'arguments :

Si le Bien est le Mal et le Mal est le Bien (peu importe qu'on les écrive avec des guillemets ou sans), quelle allure vont donc revêtir les jugements des experts judiciaires convoqués en vue de répondre à la question touchant à la capacité (ou bien son défaut) du criminel de distinguer le Bien du Mal ? Quelle garantie aurons-nous qu'Heidegger lui-même distinguait le Bien du Mal lorsqu'il rompait ses relations avec des maîtresses à l'origine raciale inadéquate ? Ou alors est-ce parce qu'il s'inscrivait dans la perspective mise en place par sa philosophie qu'il considérait le Mal (d'aujourd'hui) comme la condition du Bien (de

¹⁴ « Zło nie jest czystym przeciwieństwem dobra, lecz przynależy do dobra i do odróżnienia między dobrem i złem. W tym sensie można powiedzieć, że zło « jest » dobrem », *DPN* (1996-1999), op. cit., p. 15.

demain) ? Il est permis d'espérer que l'incroyable croissance du Mal dans le monde s'accompagne d'une montée momentanément indiscernable du Bien ?¹⁵.

Pourtant, comme l'on sait, dans sa nouvelle „Gorący oddech pustyni” l'écrivain inventait la figure d'un juge d'instruction, et donc d'un expert juridique, obligé de reconnaître l'existence d'une dimension qui relativisait le caractère criminel de l'acte accompli par l'accusé...

Incontestablement, nous nous trouvons là à un point nodal de la pensée de Herling, à un endroit où s'établit l'identité spécifique du rapport au monde et où, dans le même temps, se dessine la frontière qui sépare ce rapport d'autres attitudes et postures. Herling, avons-nous dit, est un penseur religieux et politique ainsi qu'un penseur de la souffrance humaine. C'est le moment de rappeler et de corroborer ces définitions. Herling est, dirons-nous, un métaphysicien, en ce sens qu'il affirme l'existence d'un principe premier et fondamental, le « noyau indestructible » et Dieu. De plus, Herling est un irrationaliste au sens où il refuse d'ériger la raison au rang de principe systématique (systémique), bien au contraire il a tendance à « abaisser » celle-ci (comme le montre sa méfiance, pour ne pas dire son rejet, des philosophes, son mépris pour le siècle des Lumières) et à promouvoir des valeurs auratiques non pas tant - il est vrai - irrationnelles qu'extra - ou bien supra-rationnelles, voire des vertus théologiques comme l'espérance à laquelle il consacre d'abondants développements. Quoi qu'il en soit, Herling rejette farouchement le relativisme bien qu'il se déclare manichéen.

De ce point de vue, force est de dire que sa posture se situe aux antipodes du *credo* rationaliste tel qu'il fut édicté par le Leszek Kołakowski d'avant le tournant absolutiste ; Herling, à l'instar du Kołakowski tardif¹⁶, est bel et bien un

¹⁵ « Jeżeli Dobro jest Złem i Zło jest Dobrem (wszystko jedno, czy z cudzysłowem, czy bez), to jakie będą odtąd tradycyjne orzeczenia ekspertów sądowych wezwanych do odpowiedzi na pytanie o zdolność (lub jej brak) zbrodniarza do odróżnienia Dobra i Zła? Jakie mamy gwarancje, że sam Heidegger odróżniał Dobro od Zła, zrywając z kochankami o niewłaściwym pochodzeniu rasowym? A może w myśl swojej filozofii uważał Zło (dzisiejsze) za warunek Dobra (jutrzejszego)? Wolno nam mieć nadzieję, że niesamowitemu wzrostowi Zła w świecie towarzyszy niewidzialny chwilowo wzrost Dobra? », *DPN* (1996-1999), op. cit., p. 16.

¹⁶ Cette distinction entre le premier Kołakowski et un Kołakowski tardif, largement diffusée au demeurant, a été reprise récemment par le professeur Maria Flis dans le cadre de l'*Ecole dominicaine de la contemporanéité*.

absolutiste mais son absolutisme est d'un genre particulier car manichéen. Quoiqu'il en soit, à la différence du premier Kołakowski, Herling rejette la posture rationaliste, laquelle se trouve résumée par cette formule :

Le rationalisme ne consiste donc pas en une thèse, mais en une posture. Le rationalisme est la façon qu'a l'esprit humain de s'ouvrir au possible pluralisme du monde, à une possible relativisation de toutes les valeurs, il consiste en une attitude tolérante à l'égard de la pluralité que renferme la réalité. L'attitude rationaliste requiert un abandon total des sentiments sacrés (...). [Le rationalisme] se montre donc absolument radical au sens étymologique du terme : il ne croit pas en ce qu'un quelconque absolu épistémologique puisse être un jour efficacement atteint sous quelque forme que ce soit, qu'un quelconque principe d'explication de l'univers soit susceptible d'être considéré comme parfaitement indiscutable, que dans la recherche d'« éléments » du savoir situés toujours plus loin il soit possible d'atteindre un fonds solide ; que rien de ce qui est donné - c'est-à-dire les phénomènes purs, les impressions des sens, l'évidence intellectuelle, les objets corporels de la vie de tous les jours, les règles de la logique - puisse jamais devenir la source d'une satisfaction définitive ; au contraire s'il existe un certain point de vue tel qu'il présente des raisons contraires, il estime que celui-ci doit être expérimenté (...). Le rationalisme est une philosophie de l'incomplétude permanente de l'univers, de l'inachèvement durable de l'homme. Il est une posture pleine d'espoir, car ne croyant ni en la création du monde, ni en la parousie, ni en aucune forme ultime, car il plonge ses racines dans une pluralité jamais achevée des mondes¹⁷.

¹⁷ « Racjonalizm nie jest więc tezą, ale postawą. Racjonalizm jest sposobem odślaniania umysłu na możliwy pluralizm świata, na możliwą relatywizację wszystkich wartości, jest tolerancją dla wielości rzeczywistości. Postawa racjonalistyczna wymaga kompletnego wyzbycia się uczuć sakralnych. (...) [Racjonalizm] jest więc bezwzględnie radykalny w etymologicznym sensie słowa: nie wierzy w to, że kiedykolwiek absolut epistemologiczny może być efektywnie w jakiegokolwiek postaci osiągnięty, że jakakolwiek zasada tłumaczenia świata może być uznana za trwale niekwestionowana, że w poszukiwaniu coraz dalej leżących „danych” poznania można kiedyś natrafić na twarde dno; nic, co dane - fenomeny czyste, wrażenia zmysłów, oczywistość intelektualna, przedmioty cielesne życia codziennego, reguły logiki - nie może być nigdy źródłem ostatecznej satysfakcji; jeśli istnieje pewien punkt widzenia, który podaje racje przeciwne, winien być wypróbowany. (...) Racjonalizm jest filozofią chronicznej niekompletności świata, sytuacji

De tout ce qui vient d'être dit, il ressort qu'alors que le premier Kołakowski, celui qui avait adopté le rôle du « bouffon » et qui ne s'était donc pas encore métamorphosé en prêtre de l'Absolu, affirmait la relativité de tous les points de vue (le principe que tout principe est révisable) et donc le caractère provisoire et limité de chacun d'eux, Herling fort de son expérience concentrationnaire et totalitaire, rejette une attitude qui pencherait essentiellement vers la libre expérimentation de ce que l'on pourrait appeler les possibles épistémologiques. Il tire au contraire de son expérience de l'aviissement de l'homme la conviction qu'il faut urgemment et à tout prix s'imposer la discipline de quelques principes simples, voire d'un principe unique : un principe épistémologique absolu. Ce principe, pour lui, s'incarnera dans l'image du « noyau indestructible » couplé à la représentation de l'univers humain séparé en deux sphères distinctes : le Bien, le Mal, c'est-à-dire l'ancien principe manichéen transféré au cœur des ténèbres du XX^e siècle. Herling, d'emblée et pour toujours, apparaît bien comme un prêtre de l'Absolu, mais l'on peut dire qu'alors que le premier Kołakowski se montre absolument relativiste (pour reprendre le titre de son ouvrage : « conséquent dans son inconséquence »¹⁸), Herling est relativement absolutiste puisqu'il apporte un bémol à sa vision du « noyau indestructible » sous les espèces du principe manichéen de la séparation des mondes.

trwałego niezakończenia człowieka. Jest postawą pełną nadziei, bo nie wierzącą ani w stworzenie świata, ani w paruzję, ani w jakąkolwiek ostateczność; bo wyczulona na nigdy nie zakończoną wielość światów », *Pochwała niekonsekwencji*, tome II, Warszawa, wyd. Nowa, 1989, *Nieracjonalności racjonalizmu*, p. 142, je traduis, P.B.

¹⁸ *Pochwała niekonsekwencji*, op. cit.